

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 48, numéro 3, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104095ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104095ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1980). Pages de journal. *Assurances*, 48(3), 283–294.
<https://doi.org/10.7202/1104095ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

17 mars 1979

Puis-je vous parler franchement, me demanda mon voisin dans l'avion qui m'amenait à Paris, il y a quelques jours? Ce que nous, industriels du Québec, craignons le plus en ce moment, ce n'est pas la souveraineté-association, mais la tendance socialisante du parti au pouvoir. C'est un aveu à noter de la part d'un homme qui, venu dans le Québec il y a vingt ans, y a fait carrière et est parvenu à tenir le coup dans sa spécialité en recherchant la qualité et non la quantité. Il a résisté et il ne voudrait pas perdre ce qu'il a réalisé jusqu'ici. Je le comprends.

283

Je ne suis pas dans le secret des dieux, lui ai-je répondu, mais je pense que, dans l'état actuel des esprits, ce n'est pas l'entreprise qui réussit que l'on vise, ce n'est pas non plus le *canard boiteux*, mais celles où collectivement se commettent des abus ou encore celles qui n'ont pas su faire autre chose que de tirer les marrons du feu pour l'étranger, sans songer à développer le pays ou la région.



Avant mon départ de Montréal, on me disait que tout ce que la Régie de l'assurance automobile accorderait aux héritiers des victimes de l'autocar tombé dans le lac d'Eastman, il y a quelques mois, c'est \$4,000 par personne.

C'est s'en tirer à bon compte. Ce qui est gênant, pour ne pas dire davantage, c'est que la Régie est à la fois juge et partie puisqu'elle détermine l'indemnité et la paie. Par ailleurs dans un cas de jurisprudence que j'ai étudié récemment dans *Assurances*, j'ai constaté qu'au lieu de toucher huit pour cent environ de l'indemnité fixée par le tribunal, à la suite d'un grave accident d'automobile, la victime, rendue complètement invalide, aurait eu une rente substantielle et indexée.

I hate the idea of no-fault insurance, a dit le directeur d'une grande société de réassurance à un de mes amis de passage à Londres. Il aurait fallu lui citer ces deux exemples. L'un l'aurait réjoui en tant qu'assureur, l'autre l'aurait peut-être convaincu qu'à quelque chose malheur est bon, comme dit la sagesse populaire.



18 mars

Au Canada, bourgeons et feuilles sortent en huit ou dix jours, au moment d'une vague de chaleur vers le quinze mai.

À mon retour à Nice, j'ai revu mon ami le figuier dans la cour, à l'arrière de l'hôtel. À mon départ, les bourgeons s'entrouvraient, dix jours après les feuilles commençaient peu à peu à paraître. Il leur faudra encore au moins une dizaine de jours pour prendre leur taille définitive, tant le processus est lent. Il faut dire que le printemps ne sera là officiellement que dans trois jours.

284

Les amandiers sont en fleurs, cependant. Germaine en a acheté quelques branches au marché aux fleurs dans la vieille ville. Mises dans un vase rempli d'eau, elles sont couvertes de fleurs roses. Pour les garder plus longtemps, il faut les sortir le soir car, autrement, la sécheresse de l'appartement les fait se faner très vite.



Alexis de Tocqueville est venu aux États-Unis vers 1831, avec son ami de Beaumont. Il leur a consacré un livre dans lequel il étudie ce qu'il considère la démocratie à l'état pur. J'ai eu, hier, entre les mains le premier volume de son oeuvre, à la Bibliothèque municipale de Nice. Ayant dû le parcourir rapidement, je retournerai à la bibliothèque ce matin pour voir s'il partage l'enthousiasme de mon vieil ami Viger qui, lui, est allé chez nos voisins en 1819. Il en est revenu enchanté, comme l'a noté longtemps plus tard Fernand Ouellet, qui suit sa pensée à travers un certain nombre d'articles écrits par Viger, plusieurs années après. Je crois que ce voyage a eu sur lui une importance très grande. Il sortait d'un milieu colonial peu évolué pour se trouver parmi des gens qui avaient conquis leur liberté politique et en avait tiré le maximum, loin des contraintes de la vieille Europe. Pour Viger, ce fut comme un éblouissement qui ne l'amena pas jusqu'à favoriser l'annexion de son pays aux États-Unis, mais qui le fit tendre davantage à ces libertés dont la Grande-Bretagne consentit à accorder l'essentiel aux Canadiens après 1840. Or, il ne faut pas l'oublier, cela se fit après une rébellion qui aurait pu réussir, si elle avait été mieux préparée dans le Haut comme dans le Bas-Canada. Ayant compris, les Anglais agirent car s'ils détestent la théorie en politique ou en affaires, ils réagissent rapidement quand ils se sentent menacés.



Dans une caricature du *Figaro*, le président Giscard d'Estaing dit au premier ministre Raymond Barre: «Je sais, je sais, le métier de ministre des Finances, c'est l'avant-dernier des métiers». Germaine suggère qu'on l'envoie à Jacques.

L'avant-dernier des métiers, surtout quand s'y ajoutent le ministère du Revenu et la présidence du conseil du Trésor. En les acceptant tous trois, Jacques a pu exercer un contrôle précis sur les sources de revenu et sur les dépenses de la province. En décembre 1976, c'était nécessaire, mais quelle lourde charge!



À vingt ans d'intervalle, nos amis *** nous font faux bond. La première fois, il avaient été empêchés de venir au Canada ce jour-là par le général de Gaulle qui avait emprunté leur avion, avec une horde de journalistes. Nous n'étions pas descendus dans la rue, comme le suggère l'Évangile, pour trouver des convives. Nous avons simplement donné des coups de téléphone à des amis qui étaient venus manger le repas excellent préparé par les soins de la Bonne Mère.

285

Cette fois, nos amis devaient venir à Nice par le train de Paris mais, comme soeur Anne, nous ne voyions rien venir. À la suite d'un coup de téléphone, les Pierre Asselin sont accourus, pas du tout vexés par une invitation de la dernière heure, car ils sont indulgents. Comme quoi, certains jours, les amis peuvent être une source d'ennui ou de joie.



À propos de la femme, Paul Valéry a donné le choix entre «*emmerdeuse*», «*emmerdante*» et «*emmerderesse*». Je crois que le dernier mot s'appliquerait à cette dame à qui l'on a demandé de faire une conférence au Centre universitaire méditerranéen. Avec nos amis les Redier, nous sommes allés entendre sa causerie à bâtons rompus. L'impression a été bien désagréable : celle d'une femme ordonnée, méthodique sans doute, mais débitant des lieux communs avec une facilité remarquable et une monotonie qui ne pousse même pas au sommeil. «A en juger par le nombre de gens qui ont quitté la salle, j'ai désappointé beaucoup de monde», a-t-elle dit. Pour ma part, j'avais l'impression d'une patiente installée sur le divan du psychiatre et se défoulant. Pourquoi faut-il que l'on ait invité au C.U.M. cette conférencière succédant si mal à ceux qui l'on précédée? Si elle était ainsi à côté de son mari, je comprends que celui-ci l'ait quittée. On me disait l'autre jour que s'il n'avait pas demandé le divorce, c'est simplement qu'ils étaient mariés en communauté de biens et que la fortune devrait être coupée par la moitié. Ragots? Peut-être pas.

Commentaire de mon voisin, après la conférence: «Dures étaient les banquettes...»



Dans le *Figaro* de samedi, trois *sages* avaient été invités à discuter d'un rapport présenté en Chambre sur «Les problèmes que soulève l'instauration d'un prélèvement éventuel sur les grandes fortunes». Une économiste vient compléter leur analyse. Je ne puis citer ici toutes ses conclusions. Après s'être refusé de juger l'analyse du rapport fait par ces *sages*, lui qui n'est pas un spécialiste de la fiscalité, note ceci qui me paraît valable:

«1) Notre autonomie fiscale est limitée par la concurrence mondiale, sauf retour à un protectionnisme appauvrissant.

286 «2) Elle est également limitée par le souci d'éviter une instabilité fiscale qui irrite les assujettis et décourage les initiatives.

«3) Il serait désirable, mais combien difficile, que les grandes lignes de la fiscalité soient fixées.

«4) Plus de justice est aussi l'une des conditions du combat pour la survie. Mais l'égalité n'en est qu'une version grossière et dangereuse. Une société d'égaux serait une société sans aiguillons et finalement sans espérance.»

Voilà des propos qui s'appliquent à la France, mais ne sont-ils pas également vrais dans le cas de l'économie canadienne et québécoise?

La tendance chez nous est de délester les moins fortunés autant que possible. Mais c'est des autres que viennent les décisions et les initiatives! Il faudrait veiller à ne pas trop les charger puisqu'ils sont au point de départ de la prospérité de la nation. Et surtout, il faudrait éviter que d'une province à l'autre, les différences ne soient pas trop grandes. Autrement, les sièges sociaux, où se prennent les décisions, déménageront même si, pour transporter les services, l'entreprise devra payer très cher la compensation accordée au personnel.

Si certaines critiques du Québec sont futiles parce que trop visiblement engagées, celle-là me paraît valable même si, en la faisant, certains n'apportent pas, dans la discussion, la sérénité et l'honnêteté voulues.



20 mars

Entendu au Théâtre de Nice *Ubu-Roi*, que l'on a donné sous la direction de Peter Brook, excellent metteur en scène maintenant installé en France, si je ne fais pas erreur. J'y venais attiré non par Alfred Jarry dont la pièce ne m'a jamais intéressé, mais par le metteur en scène. Avant de juger, j'aimerais entendre autre chose. Cet après-midi, Germaine et moi retournerons au

Théâtre pour entendre *Mesure pour mesure*, de Shakespeare. Ce sera sans doute bien différent comme texte et comme interprétation. La pièce de Shakespeare n'a, en effet, rien d'*ubuesque*, comme on a dit à la télévision en employant un terme nouveau pour moi. Il qualifie une situation abracadabrante, folle, absurde. Dans la pièce de Jarry, il y a sûrement des phrases bien bâties, des pensées qui s'appliquent à notre monde actuel. Mais dans l'ensemble, je réagis mal aux pitreries et aux grossièretés des acteurs.

21 mars

Hier, déjeuner à Mougins, petit bourg situé derrière Cannes. Nos amis les Jean Redier nous y avaient conduits dans leur Citroën. Il y avait là aussi les Jacques Baudry venus de Cannes. Comme a été agréable ce déjeuner de réassureurs qui, en se retrouvant, évitent soigneusement de parler de la chose, en l'espèce la réassurance et non pas ce qu'on appelle aussi parfois la *chosette*.

287

L'un des convives est à la retraite et il s'en réjouit: les deux autres sont à la demi-retraite, c'est-à-dire agissent en tant que consultants. Au Canada, on appelle le premier: président du Conseil et en France, le second, président d'honneur. En France, seul le président en exercice est reconnu. Il n'est pas le dictateur de l'entreprise parce que, au-dessus de lui, il y a le Conseil dont il est le porte-paroles, mais il a toutes les responsabilités devant la loi. Aussi, son pouvoir est-il presque absolu, tout au moins est-ce lui qui décide en dernier ressort. C'est une chose qu'on ne peut pas oublier quand on traite avec l'entreprise.

Dans l'atmosphère de Mougins, tout cela n'évoque rien d'autre en nous que le plaisir de causer à bâtons rompus dans un décor agréable et en mangeant une chère excellente, dont nous félicitons le patron à la sortie. Il nous rappelle que si son grand-père était anglais, son père et lui étaient devenus sujets français. Cela évoque en moi le souvenir de l'abbé Lewellyn, dont la grand-mère – tout en vivant en France – était restée anglaise envers et contre tout. Elle jugea l'Angleterre envahie, paraît-il, quand les troupes allemandes pénétrèrent dans la campagne autour de sa maison. L'abbé était Français, mais restait très près de ce pays que chérissait sa grand-maman, même si elle vivait en France depuis bien longtemps.



À la sortie du restaurant, le temps s'était mis au beau; ce qui nous a permis d'apercevoir des collines déjà colorées et, dans le lointain, le faite des montagnes couvert de neige.

Comme a été agréable cette fête de l'amitié entre gens de même métier et de pays différents, mais qui évitent soigneusement de parler de réassurance quand ils se rencontrent!

22 mars

Aujourd'hui commence le printemps; mais il n'est pas au rendez-vous. Cette année, on dirait qu'un apprenti-sorcier a mêlé la machine à faire le temps. Ce matin, il y avait un ciel bleu comme celui que nous avons au Canada quand souffle le vent du nord ou du nord-ouest. Mais vers onze heures, le ciel s'est chargé; il s'est m..., nous a dit notre ami Jean Homet qui voulait nous faire sauter. Où avez-vous pris ce canadianisme, lui avons-nous demandé? Mais, au Canada...!



Cet après-midi, au Théâtre de Nice, *Mesure pour mesure* m'a plu autant que je n'avais pas aimé *Ubu-Roi*. Et cependant, c'est la même troupe, mais sans les mêmes grossièretés qu'a voulues Jarry, paraît-il. Peter Brook est vraiment un excellent metteur en scène: costumes, jeu, présence et mouvement des acteurs, tout est étudié pour faire valoir cette pièce de Shakespeare qui n'a pas vieilli, tant les acteurs, restés très près de nous, expriment des sentiments humains avec une simplicité de moyens qui enchante.

L'adaptation est excellente: elle est de J.-C. Carrière. Je ne sais qui il est. Il faudrait que je m'informe en me procurant la pièce. Encore un livre, dit Germaine avec désolation...



L'auteur d' *Ubu* m'a rappelé le nom des Jarry, nos ex-voisins d'Outremont. Il faut remercier Madeleine d'avoir donné la collection des lettres de son aïeul, Louis-Antoine Dessaulles aux Archives de Québec. On les a fait classer par deux jeunes préposés aux archives, sous la direction d'André Lamonde et de Sylvain Simard, puis on a publié l'index. Ce qui sera fort utile à ceux qui se pencheront sur l'évolution de la pensée dans le Québec. Car Dessaulles a vraiment contribué à marquer une époque, comme je l'ai déjà signalé.

Après avoir lu le livre dans lequel j'ai étudié la vie de son aïeul, un de ses descendants m'a dit: «Tu m'as appris beaucoup de choses sur mon grand-père.» La règle, en effet, dans la famille était de ne pas parler de celui qui avait quitté le pays en 1875 pour n'y plus revenir.

Pour résumer la pensée de Louis-Antoine Dessaulles et ses initiatives en France, je me suis appuyé sur les lettres qu'il a adressées à sa belle-soeur Fanny,

retrouvées au McCord Museum grâce à Madame Pierre Dessaulles. André Lamonde m'avait affirmé dans le temps qu'elles suffisaient pour me faire une opinion. Je n'ai pas eu accès aux autres. Je me réjouis qu'elles soient entrées dans le domaine public avec le dépôt aux archives. D'autant plus que j'ai noté dans l'index plusieurs allusions à mon ami Hector Fabre. À mon retour à Montréal, je les consulterai. Elles m'apporteront peut-être des matériaux nouveaux pour *Les Dessaulles, seigneurs de Saint-Hyacinthe* et pour *La Chronique des Fabre*.

Petit à petit, en sortant des limbes familiales, la correspondance d'autrefois vient éclairer ceux qui essaient de reconstituer la vie du passé. Mais comme sont nombreux ceux qui détruisent ces témoins si précieux d'une époque que l'historien fait revivre quand il a les matériaux voulus!



À Nice, hier, j'ai trouvé à l' *American Library*, le troisième volume des *Letters of Victoria*. Comme tous les gens de sa génération, la reine écrivait beaucoup. Poussé par la curiosité, à la Bibliothèque municipale de Nice, j'ai lu une étude des lettres de la souveraine faite par Jacques Bardoux, accompagnées de commentaires sur l'époque, qui m'ont semblé à tel point intéressants que j'en ai demandé des photocopies. Il y a là bien des choses peu connues, comme la visite de l'archevêque de Westminster à la princesse Victoria pour annoncer à la fille du duc de Kent la mort de son oncle Guillaume IV et son accession au trône. Il était six heures du matin. Victoria le reçoit en robe de chambre et pieds nus dans des pantoufles. Et puis, la relation de son couronnement, et des lettres de l'oncle Léopold de Belgique. Il a pitié de sa nièce, montée si jeune sur le trône et qui lui demande conseil. «A un moment donné, lui dit-il, si tu veux connaître à l'avance les réactions à certaines décisions, annonce-les dans une lettre. Tu peux être sûre que ta correspondance sera ouverte. Ainsi, tu obtiendras ce que tu veux savoir sans t'avancer trop». Machiavélisme? Non, simple remarque d'un monarque qui a vécu assez longtemps pour savoir que, dans son entourage, il est surveillé, épié.

Par le ton de ses lettres, on voit que le roi des Belges a de l'autorité sur sa nièce. Puis, celle-ci devient amoureuse d'Albert de Saxe-Gotha, qu'elle épouse et qui, par là, devient le prince consort. Elle précise sa position et la sienne, car si elle est femme, elle est aussi reine.

Peu désiré au début, le prince Albert est rapidement accepté par l'Angleterre, où l'on admire la vie simple et la fécondité du couple.

Et puis, il met de l'ordre dans l'administration de la maison de la reine où règne le désordre le plus complet, à Buckingham Palace comme à Windsor ou à Balmoral en Écosse, où le couple fuit l'étiquette. Ainsi, mentionne Jacques Chastenet de son côté, la Cour vivait dans une atmosphère d'humidité très dé-

sagréable, parce que le fournisseur de combustible relevait d'un fonctionnaire et la mise à feu d'un autre. Ni l'un, ni l'autre ne s'entendaient jusqu'au moment où le prince intervint. Par la suite, il devint un conseiller très écouté de sa femme quand elle se rendit compte du sérieux de son caractère et de son bon sens.

Comme ces lettres sont précieuses pour comprendre l'époque! J'en dois la connaissance à Jacques Chastenet qui me guide en ce moment à travers le milieu victorien, avec *La Vie quotidienne en Angleterre au début du régime de Victoria*. J'y retrouve deux de mes personnages: Denis-Benjamin Viger et François-Xavier Garneau, qui se rencontrent et travaillent ensemble à Londres de 1831 à 1833.

290



Cette troupe du Centre international de créations théâtrales que nous avons vue, Germaine et moi, porte bien son nom. Elle réunit des acteurs français pour la plupart, mais aussi des Anglais, comme Bruce Myers, Myriam Goldschmidt et un Grec, Andréas Katsulas. À certains moments, l'accent est curieux; mais comme ces acteurs jouent agréablement dans l'ensemble! Sous l'influence de Peter Brook sans doute, ils forment une excellente équipe. Le nom de la troupe est aussi d'influence anglaise.

Il faut se méfier, cependant, avant d'imaginer l'origine de l'acteur car, à côté du nom, il y a le prénom; il peut aussi s'agir d'un nom de théâtre. Il n'y a sans doute pas d'erreur possible devant Andréas Katsulas, Mrs. Bihler et Mullick Boews.

On se rend compte de l'importance de l'apport étranger en France par les noms qu'on entend au théâtre, au concert ou à la télévision. Ainsi, à un des concerts récemment, le chef d'orchestre s'appelait *Emmanuel Krévine* et la pianiste *Evelyn Pitti*. Or, tous deux sont Français, je crois, comme Pierre Bender, comme cette charmante comédienne Mireille Maalouf qui, dans *Mesure pour mesure*, tient le rôle d'Isabelle, soeur de Claudio. Son nom rappelle celui de ce juge patient, inquisiteur, allant au fond des choses qui, en ce moment, enquête sur les jeux olympiques de 1978. Il fait faire surface à d'étonnantes constatations, à la plus belle désorganisation et au manque de contrôle le plus absolu qu'on puisse imaginer. *** plane au-dessus de tout cela comme s'il n'en avait pas été à la fois l'extraordinaire puissance créatrice et le piètre administrateur. Aux dernières élections, il est rentré plus fort qu'auparavant, élu par les petites gens et par la classe moyenne, à la faveur d'une vague de fond électorale, qui a tenu compte du premier élément de son succès et non du second. Il est vrai qu'en face de lui il n'y avait aucun candidat prestigieux.



Dans le *Devoir* du dix-sept mars, j'ai vu qu'un livre nouveau était consacré à un autre de nos maires, Camilien Houde. A mon avis, il n'y a guère eu de positif, durant son règne, que sa faconde, son sens de l'humour, son charme d'autodidacte. Quelle personnalité il avait et quelle aptitude au coup de gueule, ou à trouver le mot qui éclatait comme une fanfare! Aussi quel pouvait être son prestige auprès de l'électeur! Il a passé à travers la crise de 1929-32, il est vrai. Puis, il a fait de la prison après une déclaration sensationnelle, au moment de l'enregistrement national. A sa sortie du camp après la guerre, il a été réélu maire de Montréal à une très forte majorité. C'est alors qu'il a pris sa revanche.

Il faudrait que j'essaie d'obtenir des renseignements sur lui auprès de mon ami ***. Il est vrai que celui-ci se méfie. Hier, après deux verres, il me donna quelques détails, mais aussitôt après, il me dit amicalement: «Tout cela n'est pas pour ton journal». Nous avons ri, mais je voyais renaître en lui cette méfiance envers l'homme de plume. Il veut bien s'ouvrir de temps à autre, pourvu qu'on ne le cite pas. Toute sa vie, il a dû peser ses paroles et ne parler ouvertement qu'à ceux en qui il avait confiance. Ce dont on ne pouvait le blâmer. Dans les postes multiples qu'il a occupés, il devait se méfier du journaliste pour qui rien ne peut être caché à ses lecteurs. Ceux-ci l'estiment pour la qualité de ses articles aussi bien que pour celle de ses *scoops*, c'est-à-dire des faits dont il est le premier à communiquer la nouvelle.

Lord Beaverbrook a exprimé la chose de façon amusante quand, sur une affiche mise dans la salle de rédaction d'un de ses journaux, il a fait paraître l'avis suivant: «Un chien mord une vieille dame: aucun intérêt. Une vieille dame mord un chien: à la une.» Jean d'Ormesson rappelait le mot dans son dernier article du *Figaro*.



Le livre d'Hector Grenon sur Camilien Houde paraît chez Stanké. Éditeur à Montréal, celui-ci est un collaborateur à la pige du *Figaro*, je crois. Il avait un article dans le dernier numéro du *magazine* à propos de Buckhart, cet humoriste américain dont les articles paraissent simultanément dans un grand nombre de journaux. Il pratique l'humour comme d'autres le sport. C'est, j'imagine, une tournure d'esprit, mais comme la vie doit être pénible certains jours pour lui ou pour Pierre Daninos, par exemple, qui doivent être des auteurs amusants! Être drôle régulièrement – qu'on en ait envie ou non – doit parfois être pénible comme un pensum. C'est en écrivant que le mot vient tout à coup, mais quelle tâche que celle où l'on doit nécessairement amuser les autres parce que sa réputation est ainsi faite qu'on ne peut guère la changer.

Sont souvent éphémères ces plaisanteries qui ne résistent que l'espace d'un matin, à moins qu'elles ne rejoignent le goût le plus profond de l'homme pour la bonne humeur, la gaieté, le sens comique de la vie.



Stanké est un éditeur très lancé. Il a toutes les audaces. Houde après Nixon, c'est un double risque à courir. Il lui faut vraiment une organisation de vente très efficace pour s'en sortir sans risquer la culbute.

292

Il a sûrement le flair de ce qui peut se vendre. Il évite soigneusement les sujets où la culture a la primauté, pour ne s'intéresser qu'à ce qui attire le plus le lecteur, en dehors de la pornographie ou de la cuisine, il est vrai⁽¹⁾. Les personnages, choisis par ses auteurs, ont agi, ont fait grand bruit ou se sont placés dans des circonstances qui les ont mis très en vue à un moment quelconque de leur existence. C'est, je pense, ce qui fixe d'abord le choix de Stanké. Journaliste lui-même, il recherche ce qui est nouveau et frappant avant tout, me semble-t-il. En cela, il agit comme Robert Laffont qui édite Green, Charrière et Lesbron.

23 mars

Aujourd'hui a lieu le deuxième tour des élections cantonales en France. Je ne sais pas quelle influence auront sur les résultats les troubles qui se sont produits avant-hier après le défilé de la C.G.T. à Paris. Les glaces d'une certaine de magasins ont été brisées du côté de la place de l'Opéra, par des *casseurs* comme on dit maintenant: puis un bon nombre d'entre eux ont été pillés. Il fallait s'y attendre. Malgré toutes les précautions prises dans les défilés, il y a presque toujours une arrière-garde de voyous qui n'attendent que l'occasion pour entrer en jeu. Cette fois, malheureusement, il y avait parmi eux un agent de la police ayant sur lui des papiers d'identité, dont le service d'ordre de la C.G.T. s'est emparé, après l'avoir roué de coups. On prétend qu'il lançait lui-même des projectiles contre la police et qu'il se préparait à piller comme les autres fauteurs de trouble. Le ministre de l'Intérieur a protesté vigoureusement, tout en admettant sa présence, destinée à «exercer plus d'influence calmante que s'il avait été en uniforme». Pourquoi diable s'être mis dans cette galère? Car on donne là une excellente occasion à la C.G.T. d'incriminer la police dans un complot. Généreuse, G.B.P. emboîte le pas. Elle invoque le cas de l'agent Samson au Canada. Avant de me faire une opinion, j'attends d'avoir plus de détails. En principe, je donne le bénéfice du doute à la police, même si je la sais capable de tramer bien des choses. Mais pourquoi diable, un pareil machiavélisme à un moment aussi difficile de la vie politique française?



⁽¹⁾ Quoiqu'il vienne de sortir un livre sur la cuisine québécoise. Un jour ou l'autre, les éditeurs sont pressés par les besoins urgents de leur trésorerie.

Qui paiera les dommages? L'État sans doute puisque si les assureurs doivent régler la note, ils reviendront contre lui, c'est-à-dire vous et moi en définitive, ajoute le commentateur de la télévision.

«Nous nous doutions que les choses se passeraient ainsi. Et c'est pourquoi nous n'avons pas voulu prendre part au défilé,» a dit le porte-paroles de *Forces Ouvrières*, interviewé à la télévision.

Mais devant tout cela et devant les dossiers qui sont soumis à notre propre commission d'enquête sur les agissements de la gendarmerie royale au Canada, qui croire et que penser? C'est à la fois troublant et lamentable.

293



25 mars

Venus passer huit jours avec nous à Nice, nos amis Redier ont repris la route de Paris ce matin. Quelles charmantes gens! Lui qui, d'instinct, n'admet pas l'insolubilité des problèmes et elle, charmante, souriante et à qui une bonne santé et une bonne philosophie de la vie permettent de vivre la vie agitée bousculante, du réassureur, à côté de son mari.



La C.G.T. s'est installée au palais de la Méditerranée à Nice pour «sauvegarder l'emploi et son droit au travail». Il ne s'y fait rien et tout est un peu à l'abandon, semble-t-il, vu de l'extérieur. C'est le *Casino Club*, salle sans caractère, qui a repris la saison ordinaire du palais. On voudrait comprendre, mais en toute sincérité, on ne saisit pas l'intention, à moins qu'il ne s'agisse d'un autre chantage raté, dans une situation confuse il est vrai. Dans l'intervalle, on a vendu aux enchères tout ce qui, à l'intérieur, pouvait l'être. Une très belle statue de Rodin est allée au musée de la ville. Il sera intéressant de voir où on la logera.

Dans l'intervalle, les trois cents employés du palais sont en chômage, ce qui est une solution inattendue au problème de l'emploi.



«Sophia Antipolis, un management très sophistiqué». Voilà un des plus beaux exemples de franglais qu'on puisse citer. Il est tiré d'un hebdomadaire, *La Vie française*.

Je sais que *management* est sinon francisé, du moins accepté comme *sophistiqué*. Le premier terme étant l'art de gérer l'entreprise. Quant au second, Larousse le définit comme tout ce «qui manque de naturel par excès de recher-

che». Je ne crois pas que ce soit ce que l'on a dans l'esprit en qualifiant cette école de commerce de *management sophistiqué*. C'est ce à quoi on s'expose quand on emprunte à une langue étrangère des mots dont on ne connaît pas le sens exact. Il s'agit sans doute d'une excellente école, ayant un personnel au courant des méthodes d'enseignement les plus récentes. Mais pourquoi la présenter ainsi?

Récemment, on annonçait ainsi à Nice une soirée destinée sans doute à une certaine catégorie d'hommes d'affaires: *Nuit Marketing*. C'est pour le moins aussi bête.

294 Mais peut-être suis-je de mauvaise humeur, ce matin? Il faut dire qu'il pleut à nouveau.



Dans ses mémoires, Mme *** écrit: «J'ai tanné Henri pour qu'il m'achète ces gants». Germaine me le signale. Il y a un rapprochement à faire entre le sens que nous donnons à ce mot et celui qu'on lui accorde familièrement en France. Là, on tanne quand on insiste, quand on ennuie, quand on importune quelqu'un. C'est le sens actif du verbe. Au Canada français, on emploie celui-ci dans sa forme passive quand on dit: «Je suis tanné.» On indique alors qu'on est agacé, ennuyé, exaspéré par quelqu'un, mais plutôt par quelque chose. Un *tannant*, c'est un importun, un *fatigant*, quelqu'un qui nous tombe sur les nerfs, nous ennuie par son insistance. Et par là, on se rapproche du sens familier évoqué par le mot en France qui, lui-même, rappelle le cuir auquel on fait subir l'opération du tannage qui exige beaucoup de patience et d'insistance.

Pourquoi cette longue glose? C'est que je suis *tanné* de cette pluie qui ne cesse pas en ce dimanche de fin mars.